

L'Assomption de la Vierge de l'église des Éboulements. Les multiples péripéties du tableau en relief de François Baillairgé
The Assumption of the Holy Virgin in the parish church at Les Éboulements. The numerous transformations of an embossed painting by François Baillairgé

Claude Payer

Volume 18, 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1072910ar>
DOI : <https://doi.org/10.7202/1072910ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société québécoise d'ethnologie

ISSN

1703-7433 (imprimé)
1916-7350 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Payer, C. (2020). *L'Assomption de la Vierge de l'église des Éboulements. Les multiples péripéties du tableau en relief de François Baillairgé*. *Rabaska*, 18, 218–230. <https://doi.org/10.7202/1072910ar>

Résumé de l'article

L'article présenté ici par Claude Payer, retrace l'histoire et les péripéties d'un tableau en relief de *L'Assomption de la Vierge*, sculpté par François Baillairgé en 1796 pour l'église des Éboulements. Cette pièce de notre patrimoine religieux est exceptionnelle, les hauts reliefs de Baillairgé étant rares. Elle est surtout toujours vivante, puisqu'elle est bien mise en valeur dans l'église, accrochée dans le transept gauche. Sa restauration a demandé la collaboration de plusieurs restaurateurs de disciplines différentes et a permis de remettre à jour les décors originaux de l'ensemble.

L'Assomption de la Vierge de l'église des Éboulements. Les multiples péripéties du tableau en relief de François Baillairgé¹

CLAUDE PAYER

Restaurateur de sculptures, Centre de conservation du Québec

Le relief en bois polychromé et doré que livre François Baillairgé (1759-1830) à la paroisse de L'Assomption-de-la-Sainte-Vierge, des Éboulements, en 1796 est exceptionnel à plusieurs égards. Seul tableau-relief connu de l'artiste destiné à être accroché au-dessus du maître-autel d'une église, il est en outre l'un des rares hauts-reliefs que l'on conserve de Baillairgé¹, alors qu'on lui connaît plusieurs bas-reliefs. À cette époque, le peintre, mais surtout sculpteur et architecte, a déjà à son actif des chantiers majeurs, souvent réalisés avec son père Jean et son frère Pierre-Florent ; il travaille, entre autres, à un calvaire et à diverses statues pour l'intérieur de l'église de Saint-Jean-Port-Joli et termine le grandiose aménagement de la cathédrale Notre-Dame de Québec.

Lorsque le curé François-Raphaël Paquet (1762-1838) passe à l'atelier du sculpteur, rue Saint-Louis, à Québec, en mai 1795 pour commander une « Assomption » sculptée, sans doute vise-t-il à ajouter un ornement central à la petite église de campagne² établie depuis 1735 au bord du fleuve, près

1. Le Musée national des beaux-arts du Québec (MNBAQ) conserve *Le Baptême du Christ*, dorsal de l'ancien baptistère de Saint-Ambroise de la Jeune-Lorette, de Loretteville (1808-1809), ainsi qu'un *Père éternel* (vers 1820) provenant de l'ancienne église de Baie-Saint-Paul. Même si le sculpteur décrit son *Assomption* comme un bas-relief, nous entendons, entre haut-relief et bas-relief, strictement la différence de volume en saillie par rapport au volume réel des figures et des objets représentés.

2. Les tableaux-reliefs surmontant un maître-autel semblent avoir été peu courants en Nouvelle-France ou ultérieurement. Le grand *Saint Martin partageant son manteau avec un pauvre*, bas-relief en pin polychromé de 1791, mesurant près de 2,70 x 1,80 m, et attribué à François Guernon, dit Belleville (vers 1740-1817) aujourd'hui au MNBAQ, provient de l'église Saint-Martin de l'île Jésus (aujourd'hui Laval). Il a été restauré au Centre de conservation du Québec de 1989 à 1994 par Michèle Lepage, aidée de Claude Belleau et Bernard Vallée. Quant à la mystérieuse *Vierge à l'Enfant dans un paysage*, surnommée « La Madone des croisades », conservée à l'église de Sainte-Marie, en Beauce, un haut-relief de 140 x 91,5 cm, centré à oreilles à la manière des tableaux français du XVII^e siècle, on ignore sa provenance et son contexte d'utilisation.

de la grève. Mais, n'aurait-il pas été plus simple ou moins coûteux d'opter pour un tableau peint sur toile ? Probablement, puisqu'on sait que Baillaigé reprend à l'occasion ses pinceaux. Ce choix repose-t-il alors sur la décision de remplacer, par une œuvre en trois dimensions, une toile trop détériorée ou trop fragile, comme l'avaient fait vingt ans auparavant les Sulpiciens pour les chapelles du chemin de croix de la montagne d'Oka³, près de Montréal ? On ne peut l'affirmer. Par ailleurs, s'agirait-il d'un *ex-voto*, le curé répondant ainsi à une promesse faite en reconnaissance d'un sauvetage ? Cela est fort possible, puisque celui-ci demande expressément qu'une scène de naufrage soit incluse au bas du relief.

Une œuvre sculptée à Québec

Si l'on connaît en partie l'histoire de *L'Assomption de la Vierge*, du moins ses débuts, ainsi que son auteur et sa datation, c'est grâce à l'exceptionnel *Journal* de François Baillaigé⁴. L'artiste y note en effet, en date du 7 mai 1795, les circonstances de la commande et le détail du projet :

Convenue avec Messire Paquet Prêtre, Curé de la Paroisse des Eboulements ; de lui faire, pour la Somme de vingt Cinq louis cour^t. un bas-relief de Sept pied de haut, Sur Six de large ; avec un Cadre autour ; ou il faut représenter dans le haut, une assomption de la Sainte vierge ; et au bâs, un espèce de naufrage ; dont les gens imploreront la vierge ; qui Cependant ne les regardera pas. il veut que le tout Soit Simple, Sans Confusions, et les groupes bien débrouillés ; le tout Sera peint aussi naturellement que possible, avec quelques dorures Sur les franges ou rebords des vêtements et Sur deux des moulures du cadre ; et le tout a mes fraix, excepté le transport ; et il m'enverra l'argent en prenant ici l'ouvrage. ala fin de l'été ou de la navigation, S'il est Possible; ou bien le printemps Prochain.

L'année suivante, l'ouvrage est bien avancé, puisque le sculpteur écrit le 20 juillet 1796 :

M^r. Raphael Paquet curé des Eboulements est venue ici, il trouve Son ouvrage a Son gout, il ne veut de dorure que comme des especes de rubans aux extrémitées des Etoffes, et des étoiles Sur le voile de la vierge et aussi quelques fleurs Sur Sa robe, et les deux moulures du cadre en huile comme le reste avec l'entre deux noir. il enverra le dix d'aoust voir Si j'aurer bientôt finis ; il ma refusée de l'argent a Compte pour acheter l'or.

3. En 1775-1776, François Guernon, dit Belleville sculpte sept grands bas-reliefs, remplaçant ainsi des tableaux, peints vers 1740, maintenant conservés dans l'église paroissiale. Voir à ce sujet : John R. Porter et Jean Trudel, *Le Calvaire d'Oka*, Ottawa, Galerie nationale du Canada, 1974, 125 p.

4. *Livre de comptes incluant le Journal personnel de François Baillaigé (1784-1800)*, manuscrit de 186 pages conservé à Bibliothèque et Archives nationales du Québec, P398, P1 ; disponible sur BANQ Numérique. Quant aux livres de comptes de la fabrique de la paroisse de L'Assomption-de-la-Sainte-Vierge, ils n'ont pu être retracés. Ils auraient vraisemblablement disparu dans l'incendie de l'église en 1931.

Le 1^{er} septembre suivant, l'artiste, en bon entrepreneur, fait le bilan d'une opération qui lui aura coûté 76 jours et demi de labeur⁵ :

finit le bas relief des éboulements. Travaillée a la Sculpture et au Cadre Cinquante Six jours, a peindre toutes les figures et le fond 12 jours, a peindre et dorer le cadre 7 jours, a dorer les étoiles Sur la robe et Sur la voile de la vierge et aussi les bords des manches et des draperies 1 journée 1/2. il a entré dans les figures 1 livret 1/4 d'or, et dans le cadre 7 livret. fournie en bois, couleur et or pour 4 louis environ. Soit en tout Soixante et Six jours au Bas-relief (...) Reçu de mr germain a Compte du bas relief des Eboulements, cinquante piastres.

Quelques jours plus tard, soit le 6 septembre, un incendie se déclare dans le quartier où vit Baillairgé, qui craint fort de perdre sa demeure, son atelier et ses ouvrages⁶. Tout ce qui peut être transporté est mis à l'abri des flammes. Le relief est alors apporté d'urgence à la cathédrale Notre-Dame de Québec, située à quelques rues de là : « *le feu a pris dans le voisinage et nous avons pincer bruler, et avons sauvé notre butin.* » Cet incendie, qui avait éclaté dans l'écurie de Thomas Dunn⁷, a eu des conséquences dramatiques. Les flammes ont détruit une dizaine de maisons de la rue Saint-Louis, de même que le couvent Saint-Antoine-de-Padoue et la chapelle des Récollets de la place d'Armes⁸. Pour Baillairgé toutefois, la situation s'est révélée moins catastrophique. N'ayant perdu que quelques objets et des outils⁹, l'artiste écrit le 12 septembre : « *mis en Caisse le bas-relief des Eboulements qui est a la paroisse, de puis le jour du feu.* »

Aux Éboulements

Transporté par bateau vers Les Éboulements et sans doute accroché quelques jours plus tard dans l'église, le tableau-relief y restera moins d'une dizaine d'années, en raison de la construction d'une nouvelle église paroissiale, à partir de 1802, en haut de la côte cette fois-ci, pour qu'elle soit protégée des grandes marées du fleuve Saint-Laurent. La nouvelle église est bénite en septembre 1804, et il est noté que « la décoration » est en cours l'année

5. Baillairgé fait une erreur soit d'inscription, soit d'addition, en calculant un total de 66 jours.

6. Sur la page de garde de son journal et livre de comptes, couvrant les années 1784 à 1800, Baillairgé donne le détail de sa résidence et son atelier : « *Pour François Baillairgé Peintre et Sculpteur, & Architecte, Maître de Dessin, Septembre 1784, Résidant a Québec Sur un Terrain à lui appartenant Près de la grand porte St Louis Rue St Louis et Rue Sainte ursulles et Ruelle Sainte ursulles* », *Livre de comptes incluant le Journal personnel de François Baillairgé (1784-1800)*, op. cit.

7. Thomas Dunn (1729-1818), homme d'affaires, seigneur et juge. Il fut administrateur du Bas-Canada de 1805 à 1807 et en 1811.

8. Jean-Marie Lebel, *Québec 1608-2008, les chroniques de la capitale*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2008, s. p.

9. *Livre de comptes...*, op. cit., note du 7 septembre 1796.

suivante¹⁰. Le relief y sera à coup sûr transféré, mais peut-être pas installé à la place d'honneur, sinon brièvement. Il est en effet mis de côté, à une date inconnue, dès que la fabrique fait l'acquisition d'un tableau peint sur toile, destiné à loger derrière le maître-autel au centre d'un nouveau retable. Ce tableau, qui s'inspire de l'une ou l'autre des nombreuses estampes tirées de *L'Assomption de la Vierge* (1650) de Nicolas Poussin (1594-1665)¹¹, a été attribué par Gérard Morisset à Louis Dulongpré (1759-1843), vers 1806. Quant au retable, ce serait, toujours selon Morisset, l'œuvre d'André Paquet (1799-1860), vers 1845. Les deux attributions n'ont toutefois pas été démontrées jusqu'ici.

En 1931, un incendie ravage l'église paroissiale. Si l'on connaît aujourd'hui l'aspect de ces œuvres, c'est grâce au photographe Thaddée Lebel (1872-1946) qui a réalisé, en 1925 ou peu avant, de magnifiques vues de l'intérieur de l'église, photos qui ont été publiées dans *Les Vieilles Églises de la province de Québec*, de Pierre-Georges Roy¹². Le relief de Baillairgé n'apparaît cependant nulle part sur les clichés de Lebel.

Cette même année, soit 1925, l'ethnologue Marius Barbeau s'arrête aux Éboulements. Il apprend à cette occasion l'existence d'un relief en bois d'« environ cinq pieds de haut » représentant la Vierge en « ascension »¹³, remis dans le grenier d'une maison voisine de l'église. C'est peut-être lui qui suggère au curé de récupérer le relief. Heureusement, les fragments sont déposés au presbytère, ce qui les sauvera de l'incendie de l'église six ans plus tard.

Quoi qu'il en soit, le retour de l'œuvre donne lieu à une histoire amusante que racontent les religieuses de l'école de l'endroit. Dans les archives des Petites Franciscaines de Marie des Éboulements, intitulées *L'Écho des montagnes*, en date du samedi 12 septembre 1925, on peut lire le texte suivant :

Arrivées au couvent Saint-Joseph depuis quelques jours seulement, la religieuse nous raconte avec étonnement la suite des événements : les petites sœurs font le

10. Lettre de M^{re} J.-O. Plessis à M. Jean-Baptiste-Antoine Marcheteau, curé des Éboulements, Québec, 30 août 1805, citée dans *Le Rapport de l'archiviste de la province de Québec pour 1927-1928*, p. 238.

11. Peut-être la gravure de Jean Pesne (1623-1700) ou celle de Jean Dughet (1614-1679) ou une des autres estampes datant du début XIX^e siècle. Nous remercions l'historien de l'art Martin Rhains pour ces informations.

12. Pierre-Georges Roy, *Les Vieilles Églises de la province de Québec 1647-1800*, Québec, Imprimeur du Roi, 1925, p. 307-309.

13. « A carving of the Madonna (Ascension) about 5' high and painted. Now in the parish priest's house at Éboulements village. I found it in a garret three years ago. It is from the old church of the lower Éboulements and was carved in the 18th century. For many years it stood in the new church as an altar reredos and was finally discarded 3 years ago ; 1928 ; Québec », extrait des notes de Marius Barbeau accompagnant la photo de la Vierge prise en 1928, lors d'une autre visite de Marius Barbeau. Archives du Musée canadien de l'histoire, fonds Marius-Barbeau, 2004-1189.

repassage aujourd'hui et Mère Supérieur nous fait bien rire. Comme elle était sur la galerie, elle voit passer à la pluie deux petits garçons portant une grosse femme dans leurs bras. Mère Supérieur croyait que c'était une femme sans connaissance, s'empresse de les faire entrer au parloir. Vous ne devinez pas qu'est-ce-que c'était : eh bien, c'était une statue en bois de 100 ans d'existence ; elle était chez un particulier et Monsieur le curé l'a envoyé chercher pour la garder dans son presbytère comme une relique. On n'a pu deviner quelle Saint elle représentait tant qu'elle était originale¹⁴.

Un ensemble démembré

Marius Barbeau, qui visite la paroisse de nouveau en 1928, en profite pour photographier les fragments du relief tels qu'ils se présentent alors, soit la Vierge d'une part et les trois « naufragés » répartis en deux groupes. Les photos, prises en plein air, montrent les personnages en relief séparés selon l'assemblage initial des planches du fond, sans découpe particulière. On dirait de nos jours qu'ils ne sont pas détournés. La partie comprenant la Vierge, par exemple, comporte également les nuages sur lesquels celle-ci pose les pieds, de même que le rebord supérieur du relief montrant la feuillure réservée pour l'encadrement. Quant aux deux personnages de droite, toutefois, ils ont perdu trois mains sur quatre, de toute évidence disparues avec une planche de l'arrière-fond qui n'a pas été conservée¹⁵. Ces premières images connues des composantes du relief, montrant trois personnages masculins ébahis, vêtus de longues robes, de manteaux et de sandales, nous amènent à penser que le programme initial d'« un espèce de naufrage » prévu au bas de la scène a été abandonné par Baillaigé pour une iconographie plus traditionnelle montrant des apôtres témoins de la Vierge s'élevant vers les cieux.

Exposée, retirée et de nouveau exposée : une valse-hésitation

Le 23 juin 1931, un incendie détruit l'église des Éboulements. Le travail de reconstruction s'amorce rapidement et, le 25 décembre 1932, dix-huit mois à peine après le drame, on célèbre la messe dans une troisième église paroissiale, conçue sur le même modèle que la précédente.

Une fois le décor intérieur terminé – la date exacte est inconnue –, une série de cartes postales est imprimée, vraisemblablement à l'instigation du curé Joseph-Calixte Tremblay (1877-1961), pour aider à compléter

14. L'histoire est rapportée dans Jean-Philippe Tremblay et Alain Anctil-Tremblay, *Les Éboulements et Saint-Joseph-de-la-Rive, des histoires autrement, volume 2*, Baie-Saint-Paul, Tremblay et Tremblay, 2016, p. 118.

15. Deux vues seront publiées dans Marius Barbeau, *Québec où survit l'ancienne France*, Québec, Librairie Garneau, 1937, p. 27 et 33.



« *Sculpture représentant l'ascension [sic] de la Vierge, Les Éboulements* »
Marius Barbeau, 1928

© Musée canadien de l'histoire, fonds Marius-Barbeau, négatif 71778

le financement de la nouvelle construction. Parmi la dizaine de cartes¹⁶, certaines reprennent les vues intérieures de « l'ancienne église » prises par Thaddée Lebel, d'autres, les photos des fragments du relief de Marius Barbeau, et certaines autres comportent la mention de la « nouvelle église ». Une de ces dernières montre une image grossièrement peinte, copiée de la *Vierge* sculptée par Baillaigé, prenant place au-dessus du maître-autel. Il s'agit clairement d'une mesure temporaire prise en 1932, en attendant mieux.

C'est finalement en 1940 que le relief, du moins ce qu'il en reste, retrouve une place d'honneur à l'église, les personnages accrochés sur une

16. Onze cartes sont visibles dans le dossier « Les Éboulements, église » du fonds de l'Inventaire des œuvres d'art du Québec ou fonds Gérard-Morisset, disponible sur BANQ Numérique.

toile, aussi large que haute et naïve à souhait. Jules Bazin (1905-1995), alors membre de l'équipe de l'Inventaire des œuvres d'art (IOA), note lors de son passage dans la paroisse en août de la même année :

Le célèbre panneau sculpté qui représente l'Assomption a été récemment placé derrière le maître-autel. La peinture qui l'entoure a été faite par D. (?) Ouellette de la Baie-Saint-Paul qui décorait le presbytère de peintures au moment de ma visite¹⁷.

Au préalable, le sacristain Rodolphe Deschênes s'était chargé de sculpter trois nouvelles mains pour les personnages de droite, et de découper et de retirer le fond à peu près rectangulaire qui entourait la Vierge¹⁸.



L'Assomption telle qu'elle se présentait dans les années 1970

Les personnages sont fixés devant une toile peinte en 1940

Photo attribuée à Léopold Désy, 1971

Copie photographique conservée dans le fonds Gérard-Lavallée, Ccq

En 1954, le relief est de nouveau retiré pour être remplacé par une peinture au centre du retable principal. En octobre de l'année suivante, Jean-Paul Morisset (1928-2008), le fils de Gérard, qui collabore également à cette époque aux travaux de l'IOA, photographie les personnages, sans la toile, sur un mur de la sacristie¹⁹. Dans les années 1970, on retrouve ceux-ci,

17. Inventaire des œuvres d'art du Québec, *op. cit.*, p. 46. Jules Bazin ne semble pas avoir pris de photo à cette occasion, et aucune image n'existe du relief ainsi remis en place au maître-autel.

18. *Id.*, p. 22.

19. *Id.*, p. 21.

pris dans une valse-hésitation, de nouveau accrochés²⁰ sur la toile de 1940, maintenant labourée de rayures et de pliures. C'est ainsi que Léopold Désy (1924-1996), alors étudiant en histoire de l'art à l'Université Laval, les immortalise en photo en 1971.

Puis, en 1975, se produit un grand événement : le Musée du Québec emprunte le groupe sculpté pour une exposition thématique consacrée à François Baillairgé²¹. On en profite alors pour fixer les personnages sur un panneau aux dimensions établies à partir du journal de l'artiste : « *Sept pied de haut, Sur Six de large* ». Le panneau de contreplaqué peint en gris est alors simplement serti d'une mince baguette en guise d'encadrement. L'ensemble sera dorénavant ainsi présenté lorsque, de retour dans l'église, il en occupera le mur de la chapelle latérale. La peinture du panneau en blanc et l'ajout d'un cartel en laiton seront les seules modifications apportées jusqu'à la récente restauration.



Le relief dans le transept de l'église de L'Assomption en 2014

Un contreplaqué, installé pour l'exposition de 1975 au Musée du Québec, porte les groupes sculptés, maintenant assombris par un surpeint et un vernis épais

© Ministère de la Culture et des communications / Ccq

Photo : Claude Belleau

20. On ne sait où, à la sacristie ou sur un mur latéral de l'église.

21. David Karel, Luc Noppen et Claude Thibault, *François Baillairgé et son œuvre, 1759-1830*, Musée du Québec et Groupe de recherche en art du Québec de l'Université Laval, 1975, 85 p. (catalogue de l'exposition tenue du 13 mars au 12 mai 1975).

Un travail d'équipe pour une restauration exemplaire

Quarante ans après l'exposition, la fabrique demande une expertise auprès du Centre de conservation du Québec (CCQ). On s'interroge non seulement sur la préservation à long terme du relief, mais aussi sur sa mise en valeur, voire sur la possibilité d'en combler les lacunes et de le rendre plus cohérent. Une toile vient d'être retrouvée. C'est celle de 1940, en fort mauvais état. Pourrait-on la mettre à profit ? Les experts concluent qu'il en est hors de question.

Les restaurateurs excluent aussi de recréer, ou plutôt d'inventer devrait-on dire, tout un paysage de naufrage hypothétique. Dans un contexte muséal, on pourrait même songer à ne conserver que les parties clairement associées à François Baillairgé. Cependant, il s'agit d'une œuvre d'art religieux, toujours en usage dans un lieu de culte. Le restaurateur Claude Belleau, qui signe la proposition de traitement en juin 2014, suggère alors, outre le nettoyage et la retouche de couleur, de fabriquer un encadrement dans l'esprit de l'époque.

Avec l'accord de la fabrique et grâce au soutien financier du Gouvernement du Québec, par l'intermédiaire du Conseil du patrimoine religieux du Québec, le relief revient donc dans la capitale au printemps 2017, pour la deuxième fois en 220 ans, cette fois-ci dans les ateliers du CCQ²². La restauration vise à redonner le maximum d'authenticité à cette œuvre ternie et lacunaire, une opération complexe pour laquelle la collaboration interateliers s'avère primordiale, tout autant que la communication avec les autorités de la paroisse.

Une fois les quatre personnages déposés, Rachel Benjamin, restauratrice de peintures, entreprend d'en retirer le vernis fortement jauni et encrassé. Les couleurs appliquées sur les mains sculptées en 1940 et une multitude de débordements de couleurs datant de la même époque doivent aussi être retirés. Cette tâche longue et délicate nous permet finalement d'apprécier de nouveau les couleurs appliquées par François Baillairgé, de même que les dorures, en particulier les étoiles dorées sur la robe de la Vierge²³.

En parallèle, Patrick Quirion, restaurateur à l'atelier bois, consolide le support existant. Le panneau de contreplaqué conçu en 1975 est ainsi intentionnellement conservé, puisqu'il correspond aux dimensions originelles. Un des principes de la restauration veut qu'on évite de distraire l'œil de l'observateur et qu'on l'attire sur l'essentiel. Pour cette raison, de fines lignes verticales sont incisées dans le contreplaqué pour suggérer les planches du relief d'origine. Le remontage des personnages se fera donc

22. Dossier S-2013-48.

23. Marianne Breault, étudiante en restauration à l'Université Queen's et stagiaire à l'atelier peinture à l'été 2017, a participé au début de ces opérations.



La *Vierge* à mi-chemin du dévernissage et du retrait du surpeint

© Ministère de la Culture et des communications / Ccq

Photo : Guy Couture



Le relief de *L'Assomption* après restauration, en 2018

© Ministère de la Culture et des communications / Ccq

Photo : Guy Couture



Une des trois mains refaites en 1940, débarrassée de ses couleurs et vernis

© Ministère de la Culture et des communications / Ccq

Photo : Patrick Quirion



La même main resculptée lors de la restauration

© Ministère de la Culture et des communications / Ccq

Photo : Patrick Quirion

en tenant compte de ces verticales, en redressant en particulier la Vierge. Mais, auparavant, le restaurateur affinera autant que possible les mains des personnages de droite, mains qui, nous l'avons mentionné précédemment, datent de 1940 et sont maladroitement sculptées. Il apparaît ainsi raisonnable de les améliorer, alors que d'en sculpter de nouvelles aurait été une intervention excessive. Néanmoins, près du personnage inférieur à droite, un reste de rocher complété aussi en 1940, mais mal interprété alors comme un pan de vêtement, ne peut malheureusement être corrigé, ce qui imposera un compromis de couleur lors de la retouche. Également à l'atelier bois, l'ébéniste Marie-Ève Tousignant fabrique un cadre mouluré inspiré de ceux des scènes du calvaire d'Oka.

La restauratrice de peintures Rachel Benjamin peut par la suite poursuivre avec le bouchage des lacunes et la retouche de couleur des personnages. Avec l'accord enthousiaste de la fabrique, elle peint, sur le fond de contreplaqué, des nuées et une ligne d'horizon inspirées d'images d'époque, afin de donner de la profondeur à la scène. Elle élabore soigneusement la peinture de cet arrière-fond en se basant sur les restes de la peinture originelle identifiés sur les contours des personnages. Toutes ces interventions, soulignons-le, sont réversibles et appliquent de cette façon un des principes de la conservation. Toutes les étapes de la restauration sont documentées par notre collègue photographe Guy Couture, et Claude Payer, de l'atelier sculpture, assure la liaison avec les autorités de la paroisse.

Grâce à l'expertise du CCQ, l'œuvre est finalement livrée à l'église des Éboulements en avril 2018 par l'équipe spécialisée de Déménagement Bruno Savard, de Québec, et le restaurateur Stéphane Doyon, de l'atelier bois, en supervise l'accrochage final dans le transept gauche, au grand plaisir de toute la communauté.